

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 27 JANVIER 1900.

No 247

SOMMAIRE

Mœurs électorales, *Vieux Rouge* — Aplatissement, *Fervent* — La réforme municipale, *Civis* — Un chapelet d'or, *Franc* — Actualité romaine, *Jean de Bonnefon* — Chronique, *Rigolo* — La Pivoine, *Maurice Montégut* — Influence des Elites, *Paul Adam* — Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Le REVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

MOEURS ELECTORALES

Une élection vient d'avoir lieu à Sherbrooke, un bourg-pourri du conservatisme, un château-fort du pur torysme, qui a toujours élu des représentants qui supportaient l'administration bleue — dans l'opposition ou au pouvoir.

Une occasion s'est présentée de faire une élection partielle dans cette division, et les deux gouvernements, fédéral et provincial, ont mis dans la lutte toute l'énergie et toute la puissance que donne le prestige du pouvoir. Six ministres sont allés faire des discours. L'hon. M. Laurier lui-même s'est dérangé deux fois pour appuyer de sa parole éloquente et vilrante le candidat choisi par le parti libéral, et cependant la défaite a été le résultat de tous ces efforts.

On se demande quelle peut bien être la cause de ce désastre, et personne n'ose toucher à la raison véritable de l'humiliation subie par le parti libéral dans cette lutte.

Et pourtant elle est bien facile à trouver et à expliquer, et les chefs du parti libéral, les organisateurs d'élections, les tireurs de ficelles qui ont conduit toute la campagne ne se gênent pas, *inter pocula*, de dire toutes les raisons qui ont causé la défaite du parti libéral.

Mettons, si vous voulez, en premier lieu, l'impopularité d'Israel Tarte, qui est probablement la cause primordiale de l'insuccès.

Cette raison est valable, et ce n'est certes pas moi qui blâmerai ceux qui ont voté contre l'administration libérale pour cette raison. A force de perdre des comtés et des provinces, l'illustre premier-ministre finira peut-être par comprendre que l'Homme-Fatal n'a pas usurpé son nom, et qu'il est en train de le démolir pièce par pièce, comme il a démolit tout ce qu'il a touché depuis qu'il est au monde, même ce qui le touchait de plus près, feu Cauchon, par exemple, et le petit taureau de Valcartier.

La condescendance que le même monsieur Laurier a déployée envers la couronne britannique en envoyant nos enfants défendre l'Angleterre contre les Boers est une seconde raison qui a probablement produit une certaine influence sur une certaine classe de la population canadienne-française, qui n'est pas prête à admettre que les Canadiens-français soient appelés à payer l'impôt du sang, excepté pour la défense du territoire.

Quand il s'est agi de défendre nos frontières envahies, les Canadiens-français, en bons et loyaux sujets de Sa Majesté, n'ont pas hésité un instant et se sont portés de l'avant, décidés à vaincre et à mourir pour leur patrie, et l'intégrité du sol canadien a été conservée à la couronne britannique. Ils sont encore et toujours

prêts à sacrifier tout pour empêcher les empiétements de l'étranger sur le territoire canadien.

Il ne faut pas demander trop, cependant, et M. Laurier verra, le jour où il demandera des votes, que les pères et les mères de famille qui ont envoyé leurs enfants à la boucherie du Transvaal lui demanderont un compte sévère de l'action inconsidérée qu'il a commise en se rendant aux prières d'un gouverneur-général dont le seul intérêt en ce pays est de toucher \$50,000 par année que nous payons.

Maintenant la grande raison de la défaite est encore celle qui a toujours primé; la corruption à l'aide du whisky et de l'argent.

Je ne puis pas affirmer *de visu*, parce que je n'étais pas là, mais des personnes de la plus haute respectabilité m'ont déclaré qu'il s'est bu à Sherbrooke deux chars de whisky en esprit pendant les huit jours qui ont précédé la votation. Les salles de comités étaient remplies de gens ivres qui se gorgeaient à même les seaux remplis; et allaient se coucher sur le carreau quand ils ne pouvaient plus marcher.

On nous a raconté d'autres horreurs, mais celles-ci nous semblent suffisantes.

Il n'y a qu'un remède à toute cette honte, et c'est toujours le même qui nous délivrera de la plupart de nos maux que nous subissons,

Donnez de l'éducation au peuple.

Seulement lorsque nous voyons de bons prêtres qui viennent nous déclarer du haut de la chaire que ce n'est pas l'éducation qui sauve, qu'il est suffisant de savoir son petit catéchisme, on ne s'étonne pas ensuite d'être témoins de scènes telles que celles que nous avons racontées.

On nous dira que ces paroles ne peuvent avoir été prononcées que par un naïf, mais

en même temps on nous livre des chiffres dans les publications bénies qui nous font rêver.

Ainsi nous lisons dans la *Bannière de Marie Immaculée*, une brochure d'une centaine de pages paraissant une fois par année, le paragraphe suivant au cours d'un article sur les *Gloires du Canada*.

Inutile de vous dire ici que les Gloires du Canada portent toutes des soutanes de diverses couleurs :

A côté de l'église, l'école. Notre époque, on le sait, a le fétichisme de l'enseignement à tous les degrés. Il semble que la connaissance des éléments du calcul, de l'écriture, de la grammaire constitue un remède universel contre les maux de l'existence humaine et suffit à en assurer la guérison. Sans partager cet engouement plus ou moins factice, l'Eglise a toujours apprécié à sa juste valeur la culture de l'intelligence, et sur le terrain, aujourd'hui si disputé, de l'enseignement, elle ne redoute aucune concurrence loyale. Au cours de ce siècle, sous son influence et sa sauvegarde, les écoles catholiques n'ont-elles pas pris un splendide essor ? En 1800 il n'y avait encore que deux séminaires, à Québec et à Montréal, et quelques écoles françaises dans les principaux centres. Aujourd'hui, l'on rencontre des grands et des petits séminaires dans presque tous les diocèses ; l'Université Laval à Québec, avec succursale à Montréal, l'Université catholique d'Ottawa, de nombreux collèges et pensionnats, académies de jeunes filles, écoles commerciales et industrielles ; ces fondations répandent la lumière dans les rangs des classes moyennes et dirigeantes, pendant que des milliers d'écoles de paroisse instruisent les enfants du peuple. Inutile de consigner ici des statistiques : l'œuvre des écoles catholiques brille au grand jour et en plein soleil, sous les regards du public.

De telles œuvres font honneur au zèle de l'épiscopat et du clergé canadiens ; elles montrent à tous, amis et ennemis, que, sans décréter comme ailleurs l'enseignement obligatoire, sans attenter aux droits sacrés des familles, mais plutôt en les affirmant et en les sauvegardant, le catholicisme, quand il est libre de chaînes et d'entraves, sait tenir son rang sur le terrain et l'enseignement.

Eh bien ! c'est avec toute cette pro-

pagande éducationnelle que vous avez complètement gâché nos mœurs électorales, et nous, laïques, aurons toujours raison de dire que vous ne valez pas grand'chose.

Aux Etats-Unis, autrefois, lorsque les Sauvages étaient pourchassés par les troupes de Custer, un capitaine arrive auprès du général avec un prisonnier et après lui avoir raconté les incidents de sa capture, il ajoute : *He looks to me like a good Indian*. Le général répondit : *There is only one good Indian, and that's a dead Indian.*

Je suis tenté d'appliquer cette réponse à mon clergé et dire : *Il n'y a qu'un bon curé, et c'est un curé mort.*

VIEUX-ROUGE.

APLATISSEMENT

Je tombe par un pur hasard, sur le dernier numéro de la *Semaine Religieuse*, fondée naguère par Paul Dupuy, qui devint plus tard rédacteur-en-chef du *Canada-Review*.

J'y trouve la lettre suivante adressée à Monsieur Bruchési par les citoyens de Saint-Ignace de Loyola. Cette lettre est signée par tous les paroissiens, *hommes, femmes et enfants* :

A Sa grandeur Mgr Paul Bruchési,
Archevêque de Montréal.

Monseigneur,

Nous, soussignés, paroissiens de Saint-Ignace de Loyola, regrettons profondément d'avoir pris part aux scènes de désordre qui ont eu lieu dans notre chapelle, ou d'en avoir été l'occasion ; nous demandons pardon à Dieu, à Votre Grandeur et à notre curé de ce scandale donné à tout le pays ; des actes de violence commis dans la maison de Dieu, les uns envers les autres et envers notre pasteur.

Nous prions aussi Votre Grandeur de vouloir bien lever l'interdit qui pèse sur notre paroisse. Les paroissiens de Saint-Ignace de Loyola.

Voici maintenant la réponse de notre vénérable archevêque :

Nos très chers frères.

En entrant à Montréal, après une absence de quelques jours, nous avons trouvé la lettre que vous nous avez adressée, pour exprimer le regret que vous inspirent à tous les actes malheureux du 26 décembre 1899, et nous prier de mettre fin à l'interdit qui pèse sur votre paroisse.

Cette démarche de votre part est pour notre cœur d'évêque un grand sujet de consolation, car elle nous est une preuve de l'esprit de foi dont vous êtes animés. Si vous avez fait une faute, vous savez la reconnaître et vous la déplorez sincèrement. Tous les catholiques du diocèse, en apprenant votre repentir, se réjouiront, comme ils avaient été péniblement affectés à la nouvelle de vos écarts.

Votre curé, affligé autant et plus que nous-mêmes, s'est joint à vous pour nous demander d'ouvrir votre église fermée, et vous rendre avec le Saint-Sacrement dont vous avez été privés depuis trois semaines, les solennités du culte catholique et les douces consolations de la religion dont vos âmes sentent le besoin. Il oublie tout ce qui s'est passé ; pasteur, il veut retourner au milieu des brebis qu'il connaît et qu'il aime ; père, il souhaite de vivre parmi ses fils.

De tout cœur, nos très chers frères, nous exauçons vos vœux et nous levons l'interdiction que nous avons prononcée sur votre paroisse.

Dimanche prochain sera donc pour vous un jour de sainte réjouissance ; passez-le dans la prière fervente et l'action de grâces. Notre Seigneur, à l'heure du saint sacrifice, descendra sur votre autel, pour rester ensuite l'hôte habituel du tabernacle. Les cloches, muettes depuis de longs jours, annonceront la fin du deuil, et, nous l'espérons, une ère nouvelle de piété, de bonheur et de paix fraternelle.

Vous formez une famille, ne l'oubliez pas ; aimez-vous donc comme des frères, si vous voulez être bénis par le Père qui est aux cieux.

Évitez avec soin tout ce qui pourrait être pour vous une occasion de discorde et de querelle. A

celui qui vous a offensés, pardonnez généreusement, comme vous voulez que le Seigneur vous pardonne à vous-mêmes. Pas de rancunes, pas de haines parmi vous : rien n'est plus sévèrement condamné par l'Évangile. Pour l'amour de la paix, sachez sacrifier vos désirs et vos ambitions ; que la charité, en un mot, inspire chacun de vos actes ; respectez, aimez votre pasteur ; suivez fidèlement ses conseils et groupez-vous autour de lui, comme les premiers chrétiens se groupaient autour des apôtres, tous unis dans un même sentiment de foi et d'obéissance, tous ne formant qu'une âme et qu'un cœur. Là se trouve, nos très chers frères, soyez-en sûrs, le secret de votre bonheur et de votre prospérité.

Vous aurez à élire un nouveau marguillier ; notre désir à ce sujet vous est déjà connu ; vous le respecterez et ainsi l'élection se fera dans la paix la plus parfaite. Quant au procès qui est encore pendant devant les cours de justice, nous espérons qu'il sera arrêté et la paroisse y gagnera à tous les points de vue.

Daigue le Seigneur exaucer les vœux que nous formons pour vous, nos très chers frères ; nous le lui demandons, du plus profond de notre âme, en vous donnant notre paternelle bénédiction.

C'est bien toujours la même histoire : arrogance du côté du clergé et soumission absolue de l'autre.

C'est un aplatissement complet jusqu'au moment où cela deviendra trop lourd à supporter. Les représailles seront terribles, mais, hélas ! nous n'y serons plus, nous, les vieux, pour assister au triomphe final qui ne fait de doute pour personne.

C'est égal, continuez, messieurs, plus les coups de crosse deviendront fréquents, plus les intelligences deviendront libres.

FERVENT

ORGANES DELICATS.

Rien de plus délicat que les organes de la respiration. LE BAUME RHUMAL guérit tous les troubles qui les affectent.

La Reforme Municipale

Il paraît que l'administration civique de Montréal demande une épuration complète. C'est le *Star* qui a mené la campagne la plus violente contre certains de nos amis et ces derniers ne devront pas l'oublier en temps opportun.

Il paraît tout de même très étonnant au premier abord que le *Star* n'ait commencé cette campagne qu'après vingt élections par acclamation. Mais en y regardant de plus près on voit que ce sont tous des amis du grand journal.

Et si le besoin de réforme est tellement grand, pourquoi n'avoir pas fait de suite une *clean sweep*, un coup de balai électrique. Les nouveaux échevins ayant moins d'expérience, on aurait pu respirer au moins durant un an.

Quant à la réforme, nous sommes de l'avis de tout le monde, il la faut. Mais qui va l'entreprendre ?

Nous voyons bien parmi les candidats les noms de gens capables et honnêtes, mais pourront-ils résister à la tentation ?

Pour notre part nous pouvons répondre dans l'affirmative pour plusieurs d'entre eux.

L'avenir nous dira si nous sommes tombés de Charybde en Scilla, ou si nous sommes pour être mangés frits, rôtis ou bouillis.

CIVIS.

MÉRITE SÉRIEUX.

Pour les maux de gorge, de poitrine, le BAUME RHUMAL est le remède le plus agréable, le plus efficace et le plus économe. 8

En faisant usage de la DERMATINE, la seule préparation au monde qui guérisse le masque et toutes les décolorations de la peau. 50c et \$1 la bouteille. 2

UN CHAPELET D'OR

Ceux qui ne lisent pas les journaux de campagne perdent une jolie occasion de s'amuser à bon marché. Les grands journaux de la métropole sont quelquefois très drôles, mais ne valent pas un clou à côté de ceux de la campagne. La dernière trouvaille a été faite dans le *Spectateur*, de Hull, et se lit comme suit :—

Le dernier courrier de Dawson vient d'apporter la nouvelle que le Rév. P. Gendreau, O. M. I. curé de la paroisse de Dawson et Vicaire Général du Yukon, célébrait le jour de la fête du Saint-Rosaire le 37^e anniversaire de sa prêtrise.

Les catholiques de Dawson ont voulu profiter de la circonstance pour présenter à leur dévoué pasteur, une preuve de leur appréciation de son zèle apostolique, de son administration des affaires spirituelles et temporelles de la mission. Grâce à ses efforts de belles décorations en peintures et en tableaux ornent aujourd'hui l'intérieur de l'église et en font un beau temple.

Ce témoignage consistait en la présentation d'un chapelet dont les grains sont des pépites d'or à l'état naturel, telles que trouvées dans la terre. *Ces grains d'or pour chaque Ave Maria valent \$5 chaque et ceux des Gloria Patri \$10 chaque.*

La croix qui est d'une grande richesse, est présentée par les membres de la société St-Vincent de Paul, que le Rév. P. vient d'établir dans la paroisse.

Ces grains sont reliés par une chaînette d'or fabriquée à Dawson et artistiquement travaillée avec l'or le plus pur. Le tout représentant une valeur d'environ \$ 500.

Les *Ave Maria* à \$5.00!

Les *Gloria Patri* à \$10.00!!!

FRANC.

IL SUFFIT DE VOULOIR.

Les cas de croup, de diphtérie seraient bien rares si l'on soignait la gorge à la moindre atteinte en prenant du BAUME RHUMAL. 9

Demandez la DERMATINE pour le masque, le remède à la mode. Voir l'annonce.

ACTUALITÉ ROMAINE

En ces jours, beaucoup d'évêques vont à Rome, et des prêtres aussi qui veulent avoir l'allure évêque, et même des laïques qui veulent avoir l'air prêtre. Les uns et les autres reviennent porteurs d'étonnement : la survivance intellectuelle du pape, la francophobie de l'entourage frappent également les yeux aux paupières les plus closes, les intelligences les plus vouées au respect.

A tous Léon XIII apparaît comme une flamme vivante et vacillante, sur les murs marmoréens de sa prison volontaire. Le respect des catholiques s'ajoute maintenant à l'admiration des sceptiques, et chacun reste stupéfait que le nonagénaire garde sur l'intelligence cette irisation qu'un soleil de printemps fait seule étinceller sur les fleurs nouvellement ouvertes. Ce vieillard qui, physiquement, pourrait être mis dans un herbier et dont l'âme brille à travers le corps comme une flamme à travers un cristal, se survit à lui-même et semble avoir été deux fois créé ; une fois comme l'homme, l'autre fois comme pape.

Il y a, pâlisant parfois, mais éternellement distinct, l'éclat doré d'une lumière d'outre-ciel sur ce front d'ambre.

Mais, par contre, le Vatican est neuf de tout ce qui l'orna. Ce jubilé du siècle semble y être la grande fête de la tristesse et du deuil, et, pour nos évêques, l'auguste palais semble couvert d'une nappe blanche, image du linceul qui enveloppa le corps du Nazaréen. Les flammes sont éteintes partout, sauf autour du pontife, que leur reflet éclaire par dessous.

Le séminariste rouge qui fait fonctions de secrétaire d'Etat semble chercher la porte par où s'échapper, et dans les bureaux du Vatican il traîne une lente odeur de trahison contre la France et les pays catholiques.

La fille aînée de l'Eglise est semblable aux aînées d'ancien régime qui le père laissait le château et les fermes, à charge de payer les dots des filles, les dettes des cadets. Quand elle a versé dans les caisses de Saint-Pierre l'or de ses fidèles, elle reçoit les promesses, et les card-

naux romains agitent la politique intérieure de ce pays-ci pour avoir le droit de trahir les intérêts de France au pays d'Orient.

Des évêques (nous en avons encore au moins trois) ont redressé leur front et tenté une œuvre patriotique d'avertissement. Ils y ont perdu la confiance de Rome avec la faveur de la République, comme si les gouvernements étaient mis en lunettes fumées par des oculistes de béniétiér.

On a dit, puis répété, que la triple alliance régnait dans les palais de Saint-Pierre ; c'est une erreur : l'Autriche est exclue comme catholique. La Prusse, hérétique, et l'Italie, excommuniée, se partagent le cœur et l'esprit des cardinaux d'affaires.

Entrez aux archives et à la bibliothèque des sacrés palais apostoliques vous y trouverez les sujets de l'empereur Guillaume : c'est le cardinal Steinhuber. Ses complices colorés en violet sont : Mgr Wenzel, le P. Denifle et le P. Ehrle, myosotis poussés dans les herbes de la Sprée. Le premier écrivain s'y appelle Joseph Herzen.

Faut-il redire qu'un seul étranger a été admis dans la diplomatie pontificale et qu'il s'appelle Zorn de Bulach ? Celui-là n'est ni Français ni Allemand. Il porte en son corps pitoyable l'âme mal vissée, mais éternelle de Judas. Il appartient à cette famille qui devrait être noyée dans les crachats d'Alsace et de Lorraine, et qui fut la première de sang français à servir le vainqueur de 1870. Le chef de la maison fut chambellan du vieil empereur Guillaume après avoir porté la clef d'or du service impérial français. Le mépris accompagne le honteux Bullach dans les cours et les chancelleries. Sur la traîne de sa robe moirée, le soleil fait miroiter les lettres hésitantes du mot "trahison". Et il ose chercher un trône où étaler sa honte ! Il prétend à s'asseoir sur le siège épiscopal, où Mgr Dupont des Loges mourut pour la France.

Après la victoire diplomatique, il faut sonner le triomphe commercial du boutiquier allemand.

On connut le décret simoniaque qui donna le monopole des livres liturgiques à MM. Pustet de Ratisbonne. Trente trois millions furent ainsi

volés à l'industrie française. Au pays de Bossuet, deux évêques seuls furent trouvés pour exécuter le décret arraché à la cupidité de feu Bartolini. Mais le clergé des deux diocèses fit justice en laissant dormir dans les greniers les exemplaires du chant allemand de Ratisbonne. Quelques lutteurs catholiques mais indépendants effrayèrent les bureaux du Vatican, qui ont toutes les audaces clandestines, mais craignent le soleil. Le décret fut retiré comme il avait été fait, secrètement. Alors Pustet et les prélats de sa cour se mirent à nous duper d'autre manière : la congrégation des rites commit un nouveau décret, obscur comme la dernière demeure de Cartolini, pour modifier les rubriques générales du missel et du bréviaire. Cette opération était une perfidie, car Pustet, ayant épuisé ses éditions, en recommença une d'après le décret. Un éditeur français et un éditeur belge qui avaient imprimé douze mois plus tôt leur missel restèrent propriétaires d'un énorme stock sans valeur.

Faut-il rappeler la situation de la Propagande, qui gouverne les trois quarts du monde et où le préfet est un sujet allemand, fier ennemi de la France ? A côté de lui, parmi tous les Italiens, siègent les deux cardinaux anglais, et les Krementz, et les Steinhuber, et les Gibbons. La France n'est représentée dans cette congrégation que par le cardinal Perraud.

Parmi les consultants, à côté de Mgr Keane, Américain un peu en ruines comme son archevêché de Damas, vous trouverez Mgr Vanden Branden, Mgr Shirmunto, le P. Kuapeu, le P. Grabowski, le P. Smoklowski, tous gens dont les mains exotiques manient l'or français.

Par contre, les cardinaux italiens pénètrent à tour de bras dans les affaires de France. De cette intrusion voici le dernier exemple :

Un évêque français celui de Nancy, s'est plaint d'une congrégation de femmes placée sous ses ordres. Un autre évêque français, celui d'Angers, a pris la défense des mêmes sœurs, dont il surveillait la maison mère. Dans cette affaire tout à fait nationale paraît tout à coup un cardinal italien, un cardinal d'ailleurs pieux et respectable, mais qui, sans droits, envers et

contre tous les concordats, écrit à l'évêque d'Angers ceci :

A Sa Grandeur Mgr l'évêque d'Angers.

Rome, 10 décembre 1899.

Monseigneur,

Je félicite Votre Grandeur d'avoir écrit et publié l'excellente lettre en faveur des sœurs du Bon-Pasteur injustement persécutées.

C'est aussi pour moi un devoir bien doux de remercier Votre Grandeur d'avoir pris si habilement et avec beaucoup de fermeté la défense d'un Institut qui rend des bienfaits inestimables dans les cinq parties du monde, et dont le Saint-Père m'a confié la protection.

C. cardinal MAZZELA.

Le signataire est un homme de noble ton et de précieuse érudition. Mais pourquoi vient-il donner un brevet à des sœurs dont il n'a jamais visité les maisons ? Pourquoi vient-il, lui étranger, se mêler à une querelle toute française ?

Le cardinal Mazzela ne veut pas, au moins, manifester d'antipathie contre la France. D'autres s'en chargent.

La congrégation des rites n'a-t-elle pas retiré à saint Benoit Labre le titre de protecteur des pèlerins uniquement parce que des prélats français avaient fait une demande en ce sens ?

Le cardinal protecteur des trappistes refusa, l'an dernier de présider à Saint-Louis le sacre d'un abbé parce que l'église de Saint-Louis est française.

Enfin, on vit un cardinal italien se présenter un candidat indigne, mais français à l'évêché d'Aréthuse, par mépris de la France, afin que notre pays eût dans Rome une incapacité mitrée. Le bref fut signé, mais dut être retiré.

C'est ainsi que la cour romaine se repose dans la haine, comme d'autres se reposent dans l'amour. Les menus faits débités ici rappellent le mot terrible du plus ultramontain des évêques.

Peu de temps avant de mourir, Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, dont toute la vie avait été une longue soumission aux ordres ou aux désirs de Rome, disait à un intime :

— Je suis heureux d'être près de la tombe. L'attitude des Romains me rendrait gallican

JEAN DE BONNEFON.

CHRONIQUE

Au cours de la cabale qui vient de se faire dans la ville de Montréal, on m'avait donné un certain nombre d'électeurs à voir pour les engager à voter pour le candidat de mon choix.

J'acceptai la tâche avec plaisir et je me mis à l'œuvre avec ardeur pour faire triompher mon homme.

Après avoir fait tous les efforts possibles, je m'arrêtai un soir devant un nom fantastique, et j'éprouvai le besoin irrésistible de dire des sottises à quelqu'un. En effet, devant mes yeux ébahis, en lettres flamboyantes, s'étalait ce nom qui criait vengeance au ciel. Je crus d'abord à une faute d'impression, mais après avoir interviewé le malheureux affublé de cette appellation, il fallait bien me rendre à l'évidence, et croire à la sincérité du pauvre électeur qui n'était pas coupable.

Il s'appelait *Pophnius*, le malheureux !

Mon opinion est bien simple et s'énonce facilement. Il devrait avoir un droit d'action en dommages-intérêts contre son parrain.

On n'entend plus parler de l'incident Gosselin-Bégin-Bruchési. Une fois de plus, la loyauté cléricale est acceptée par les Anglais.

Il y a eu une élection partielle dans le comté de Lotbinière, que le camarade de Li Hung Chang représente au parlement fédéral. Deux libéraux étaient en présence, l'un le candidat du gouvernement amené par Tarte et Cie., et l'autre le choix du comté.

Comme à Sherbrooke, les gros canons du parti sont allés pérorer en faveur du candidat ministériel, mais l'influence de l'Homme-Fatal a encore une fois valu une défaite à l'hon. M. Laurier, a moins qu'il ne considère la chose comme une victoire morale.

Tarte, lui, ne se fait pas d'illusion et sait à quoi s'en tenir. On ne peut pas lui faire de reproche, car il suit son programme sans broncher.

C'est ainsi que la promotion de M. St. Onge Chapleau au poste de Greffier du Sénat, et celle de M. Lamothe complètent probablement la série de promesses faites il y a déjà plusieurs années.

Il n'y a pas à dire, cependant, ces deux actes administratifs ont causé un vif plaisir aux libéraux du district de Montréal, qui tous reconnaissent la largeur de vues et la grandeur d'âme de nos ministres qui n'hésitent jamais entre les rouges et les bleus, et donnent les plus belles positions aux derniers.

Une autre nomination qui a aussi enchanté les vieux lutteurs du parti est celle de M. J. P. B. Casgrain.

Sénateur ! Peste ! on n'y va pas à petits frais.

Les mauvaises langues prétendent que c'est encore une nomination du gouvernement japonais.

La *Patrie* devrait envoyer le plus intelligent de ses reporters pour avoir l'opinion du Dr. Lachapelle et celle de M. Legris à ce sujet.

Les bazars ayant été défendus par l'autorité diocésaine, il fallait bien songer à remplir la caisse d'une manière ou d'une autre.

Un curé de Montréal pensa à la chaîne sans fin, mais il fut obligé de constater il y a quelques semaines que les anneaux se brisaient et que la fameuse chaîne ne se composait plus que de chaînons qui ne rapportaient presque rien. Il organisa alors une loterie et voyant que les paroissiens ne se pressaient pas trop, il leur fit un petit *speech* qui se résume comme suit :—

“ Comme je constate que vous êtes trop timides pour venir acheter des billets au presbytère, je vous en ai adressés à tous et chacun d'entre vous. Vous m'en rendrez compte et tout sera dit.”

Encore une gazette en perspective.

Tant mieux.

Plus il y en a, mieux on s'amuse.

Ça marche à Québec tranquillement, mais ça marche.

Qui va p'tit train va loin.

RIGOLO

LA PIVOINE

Cette "vierge intacte" s'appelait Herminie, comme il est naturel. Elle était si chaste, si pudique que, lorsqu'elle ôtait ses gants devant des étrangers, ses deux mains rougissaient d'être nues, et il fallait longtemps pour qu'elles redevenaient blanches, de leur blancheur nacrée.

Dans sa prime jeunesse, tout le monde s'accordait à trouver cela charmant, délicieux, et chacun prétendait que c'était le plus indéniable indice d'une âme peu ordinaire.

Mais, quand Herminie eut atteint ses dix-huit ans et que son farouche émoi de chair n'eut fait qu'augmenter, certains se prirent à en sourire. Et son père et sa mère s'en allarmèrent à la longue.

Son père était ce fameux comte de Jarnibleu, redouté à la ronde pour sa force et sa vaillance à la guerre. Certes, il était bien surpris d'avoir donné le jour à cette unique et tremblante demoiselle plutôt qu'à six garçons robustes, tapageurs et faits sur son modèle.

Souvent, il s'exclamait, regardant la comtesse :

— Par tous les saints, noble dame, ne m'avez-vous pas trompé naguère avec quelque pigeon de colombier ? Et cette fille apeurée est-elle vraiment de moi ?

La comtesse, qui était revêche et n'aimait pas les plaisanteries, répliquait chaque fois, avec un air sans grâce :

— Seigneur, réservez vos balourdises pour vos compagnons d'armes, aussi grossiers que vous ! Ma fille ne tient pas de vous, c'est vrai, et le dommage est faible. Elle me ressemble à moi, ou, mieux, à ma jeunesse. J'étais ainsi, quand mes parents m'ont confiée à vous ; mais vous étiez trop brutal pour le remarquer et en prendre souci.

— Pasques-Dieu ! recommençait le comte, c'est vrai que je m'en suis mal aperçu... car, si je m'en souviens bien, dès la première escarmouche, vous fûtes vaillante et gaillards aux ripostes... Ce dont, par ma foi, je vous demeure reconnaissant !

La comtesse indignée, coupait court :

— Allez conter le reste aux valets d'écurie !

Le comte haussait les épaules et s'éloignait en bougonnant :

— Avec tout cela, je ne sais diantre pas qui voudra se charger en légitime mariage de cette petite colombe écarlate. Les prétendants ne se pressent point.

En effet, les prétendants ne se pressaient point. Et, pourtant, Herminie était jolie de visage et galamment bâtie pour l'amour, et, en plus, elle était très noble et très noble et elle était très riche, dotée par ses marraines, sans compter ses parents. Mais ses incessantes rougeurs en faisaient, il faut l'avouer, une personne bizarre et un peu ridicule, dont les amants s'écartaient en disant.

— C'est dommage !

Mais ils ne revenaient pas. Peut-être avaient-ils raison après ce qui était arrivé à deux ou trois d'entre eux, plus braves que les autres. Le premier qui était un petit baron fort bien vu à la cour et tout à fait habitué à se faire bien venir des femmes, avec l'autorisation et la complicité même du comte, s'était arrangé de façon à se trouver tout seul avec Herminie dans une allée déserte, un matin de printemps. Il s'était approché, sans être vu de la jeune fille, qui rêvait à son triste sort, assise sur un banc de pierre ; puis, brusquement, il s'était jeté à ses pieds.

Ainsi surprise, la timide des timides n'avait pu fuir, et force lui fut donc d'écouter les propos murmurés pour elle seule ; mais, déjà, elle était rouge de toute la figure, du col jusqu'aux cheveux. Et le baron s'épandait en phrases douces, et flatteuses, et tendres :

— Mademoiselle, je suis venu de loin, sur la réputation de votre grande beauté. Je suis de bonne maison, et ma fortune est égale à la vôtre... Votre père me connaît et m'agrée si vous voulez confier pour la vie votre petite main à ma main dévouée. Oh ! je sais que vous avez peur de tout, et surtout de l'amour. Mais j'ai du courage pour deux et je sais des secrets pour rassurer les âmes. Voulez-vous ? Dites oui...

Herminie, éperdument confuse, suffoquait et

ne pouvait répondre ; elle désirait mourir, tant elle avait de honte à voir, de la sorte, un homme à ses genoux. Comme elle ne répliquait pas, fermait les yeux, mais restait immobile, le petit baron s'enhardit jusqu'à prendre cette main qu'il implorait ainsi. Et il ajoutait :

— Vous consentez, je le sens, je le vois... Mais, pour qu'un serment soit valable, il faut qu'il soit prêté la main nue... Permettez donc...

Et, doucement, il lui retirait son gant de peau souple, avec de geste amoureux. Hélas ! la pauvre fille était bien trop troublée pour se défendre et, donc, laissant faire. Mais quand, sur un doux effort, le gant fut envolé, l'amoureux recula devant une main rouge, extravagamment rouge, qu'il n'avait plus le moindre envie de porter à ses lèvres. Il se releva, redevenu très calme, très froid, et dit, d'un ton posé :

— Mademoiselle, vous ne répondez rien. Je ne veux pas vous contraindre... Nous reparlerons de tout cela plus tard, si vous le voulez bien...

Et il était parti par le fond de l'allée, et jamais on ne l'avait revu.

Le comte en ragea quinze jours et la comtesse en fut très attristée.

Le second n'était que chevalier, mais était fort bel homme et de grande bravoure. Il avait servi sous le comte, qui l'estimait beaucoup ; il le lui prouva en lui proposant tout net d'épouser sa fille :

— C'est une étrange pécore, je vous l'avoue tout net, qui perd contenance quand un moineau la regarde et juge qu'un taureau devrait porter des chausses. A part cela, tout à fait désirable de bon cœur, de belle âme, et quelques biens terrestres. Tenterez-vous l'épreuve ?

— Seigneur comte, dit le chevalier, vous me faites grand honneur en m'invitant ainsi. Rien que pour cette gloire d'entrer dans votre famille, j'épouserais quelque laide créature, si vous étiez capable d'en avoir produit une. Donc, si vous le voulez, demain, vous me présenterez à votre noble fille, dont l'étrange pudeur n'est qu'un charme de plus.

Et cela fut fait ainsi. Pour cette cérémonie,

Herminie, contrite et déjà tremblante, fut revêtu^e d'une robe admirable de satin blanc et lourd fleurie de lis brodés sur la jupe et le corsage. Mais pour son indicible émoi, ce corsage laissait ses deux bras nus et découvrait son col, sa nuque et le haut de sa gorge.

Elle fut désespérée, refusa d'apparaître, ainsi exposée sous le regard des foules. Mais son père courroucé, lui déclara que telle était sa volonté et qu'il n'admettait point qu'on y pût contredire. Elle dû donc se résigner. Cependant, elle suppliait qu'on la laissât au moins entrer dans les salles de gala couverte d'un grand manteau : sans quoi, elle ne pourrait jamais se décider à en franchir le seuil et serait capable de se pâmer d'émotion. Ceci lui fut accordé, à titre de dernière concession, et, le grand soir venu, elle dut apparaître au son des violons.

Aussitôt, son entrée fut saluée par un murmure de compliments flatteurs, où quelque ironie était mêlée sans doute, car, ainsi qu'à son ordinaire, la pauvre fille flambait de la face et tournait à la pourpre.

— C'est la preuve d'un sang généreux remarqua simplement le chevalier, en faisant ses grâces.

A cet instant, la comtesse, restée derrière Herminie, arracha d'un grand geste le manteau protecteur, et la fiancée, comme elle le craignait tant, fut révélée entière, sous les yeux curieux de la foule. Et aussitôt, ses bras, sa gorge, son col, sa nuque devinrent, comme son visage, incertiés par un afflux de sang ; et toute sa beauté devint méconnaissable.

Le chevalier fit trois pas en arrière. Il sougeait :

— Jamais, au grand jamais, malgré la meilleure volonté, je ne saurais épouser cette peau-rouge qui nous vient sûrement des Amériques ! Ce pensant il gagnait au large filait sans bruit pour ne plus revenir, ainsi que le baron.

L'aventure fit grand bruit, et le père, et la mère, et la fille, en furent mortifiés. Et, certes, la pauvre Herminie serait pour toujours restée vierge si, à la fin, un sage ne s'était rencontré. C'était bel et bien un marquis, et de très noble allure ; sans fortune, il est vrai, mais le comte

et la comtesse n'en étaient plus aux exigences et n'avaient simplement que souci d'en finir ; puis Herminie était riche pour deux. Ce marquis se présenta sans faufare, prit le comte à l'écart et lui tint ce propos :

— Vous renoncez à marier votre fille, croyant la chose impossible. Eh bien ! vous vous trompez. Donnez-la-moi. Je la prends !

Le comte haussa les épaules.

— Il y en a dix qui m'ont dit la même chose et qui courent encore. Vous ne la connaissez pas !

— Ces dix étaient des imbéciles, répartit le marquis, et j'ai la prétention d'être un homme d'esprit.

— Mais je vous dis que jamais écrevisse ou langouste trop cuites n'ont eu couleur pareille à sa peau découverte. Est-ce tentant, cela ?

Le marquis tira sa tabatière et, sans plus se presser, répondit tranquillement :

— Voulez-vous raisonner cinq minutes avec moi ? Oui. Eh bien, écoutez. Votre fille est timide à ce point que son sang, bouleversé, se porte sur-le-champ à la partie de son corps qui est révélée aux regards ; soit ! Pour ce phénomène, il faut que ce sang abandonne certains points de sa chair pour se précipiter vers d'autres. Le moyen est bien simple de maintenir l'équilibre pourtant ! Croyez-vous que le sang puisse se porter sur un corps partout à la fois ? Non. Eh bien, quand votre fille sera découverte du haut jusque en bas, sans cotte et sans chemise, elle restera blanche, c'est moi qui vous le dis.

Et, l'habitude aidant, et son mari aussi, elle sera vite guérie de son constant émoi, comme de sa belle innocence !

— Marquis ! vous êtes un grand homme ! s'écria le comte, et vous aurez ma fille.

En disant ces mots, le vieux seigneur sautait au cou du jeune gentilhomme si avisé et si sagace.

Devant ce nouveau prétendant, Herminie ne changea point ses habitudes et passa par tous les tons gradués entre le rose et la pivoine. Le marquis n'en prit point ombrage. Il s'y attendait. Il persista, la mena jusqu'à l'autel, en dépit des railleurs et des chuchotements. Mais

quand la nuit fut venue et que l'épouse fut seule avec l'époux celui-ci murmura placidement :

— Nous Allons voir enfin si je me suis trompé !

... Non. Il ne s'était pas trompé. Herminie sans chemise, redevint blanche, de visage et d'ailleurs ; un peu pâle même, et jolie comme elle était vraiment.

Un mois plus tard, l'épreuve de la vie faite, l'esprit lui étant venu comme il vient d'ordinaire aux filles, elle allait, portant haut la tête, restait calme et blanche, orgueilleuse à coup sûr, et se vengeait par les défis de ses yeux des injures supportées. Seulement elle aimait beaucoup son marquis, qui l'avait faite marquise.

MAURICE MONTÉGUT

INFLUENCE DES ELITES

La mort est folle. Aveuglément, elle cueille les meilleures vies pour des offrandes à la divinité des Lois inconnues. L'autre jour, elle marquait Léon Deschamps à l'heure de l'âge vigoureux et de l'énergie triomphante. De cette action, de cet esprit, elle faisait une chose, cette chose lourde et oblongue : un poids dans un cercueil de planches cirées que les hommes noirs emportent jusqu'au char funèbre, qu'ils enfourment à travers le catafalque, qu'ils laissent glisser, avec des cordes, au fond du tombeau. Morne protestation humaine, l'élite de penseurs, de poètes et d'artistes que l'œuvre du défunt assemble, fut un cortège de deuil commentant la bêtise du hasard, autour de la chapelle ardente, dans le Salon de peinture ouvert par la Société de *La Plume* aux talents nouveaux. Les élégances des figures plastiques veillèrent ainsi les derniers sommeils du maître en cette demeure de l'effort intelligent. Et c'était bien le contraste qu'il fallait à cet instant de glas. La vie glorieuse des tableaux défait, par l'affirmation immortelle de l'art, les entreprises inutiles de la mort.

Léon Deschamps eut le mérite de coordonner les travaux de plusieurs générations. Dans sa revue *La Plume*, un électisme audacieux mais savant accueillait toutes les manifestations de

l'âme contemporaine. A ce titre, et pour l'histoire, la série de ces tomes constituera le seul monument complet de l'indépendance spirituelle au cours de la période récente. Le temple de la rue Bonaparte n'était pas un cénacle fermé par les soins d'émules jaloux. Le génie de la tradition gréco-latine y brillait au fronton des poèmes dont Jean Moréas nourrit notre longue fièvre admirative. En des épopées, des drames et des strophes dont rien ne périt, Francis Vielé-Griffin et Stuart Merrill rythmèrent de sereines philosophies dues à la puissante énergie de leurs origines anglo-saxonnes. La fougue libertaire d'Adolphe Retté et l'élan de ses belles conceptions symboliques y vécurent intensément, tandis que les jeunes esprits de Saint-Georges, Bouhélier et Maurice Leblond y propageaient dans une langue heureuse les théories naturistes du dix-huitième siècle, y préparaient la renaissance de la vieille sensibilité française. Ces noms désignent des idées qui appartiennent à des groupes nombreux, éloquents, hardis, riches en personnalités originales et qui forment la meilleure élite du Paris mental.

L'œuvre de Léon Deschamps fut de rassembler ces forces, de les mettre en sympathie et concorde, laissant chacun libre d'agir au dehors, selon sa vertu propre. Si l'absurde mort n'avait interrompu sa tâche, nous eussions bientôt connu une puissance analogue à celle de ces grandes corporations flamandes que Franz Hals, Rubens et Rembrandt éternisèrent en peignant les physiologies des protagonistes.

De telles Compagnies firent la grandeur des Hollandes. Les Sociétés fort anciennes de tir à l'arbalète unissaient de la même façon les bourgeois de la cité, qu'elle fût wallonne, flamande ou batave. Les soins d'acquérir une expérience certaine en balistique n'accaparaient pas toutes les heures. Les archers versifiaient, philosophaient à l'occasion de festins plantureux et très fréquents. L'un d'eux dessinait les figures rubicondes de la confrérie, ou certaines faces pâles à longs cheveux blonds, ou les mâles allures de robustes quadragénaires. A la ville de Haarlem, Franz Hals légua la gloire des tableaux qui signifieront éternellement la vie de ces intel-

ligents citadins, car ils firent de leur pays le premier sol de la liberté occidentale, au prix de révolutions et de guerres contre le despotisme espagnol ; luttés sanctifiés par le plus noble de leur sang. Pendant les dix-septième et dix-huitième siècles, les librairies d'Amsterdam, de Leyde, de la Haye, imprimèrent les vérités métaphysiques, morales et politiques interdites par l'Eglise et l'Etat chez les autres peuples. De cette forte race obstinée pour l'indépendance descendent les Boers. Leur fermeté qu'admire justement l'univers est l'héritage de ces élites.

Former les élites, les rendre compactes et puissantes, c'est accroître la patrie et l'humanité. J'ignore une œuvre supérieure dans le développement social. L'écrivain n'existe que s'il exprime, scribe inconsciemment docile, l'idée de groupes : le héros, que s'il se sacrifie pour leur espoir. Isolés, l'écrivain, le savant, le héros s'efforceraient en vain. Aux milieux qui les éduquent, ils doivent talent, force et gloire, soit qu'ils aient reproduit littéralement la pensée commune, soit que cette pensée leur ait suggéré la thèse contraire. L'autithèse, c'est une imitation de la thèse intervertie.

Trente ans de République prête à la réflexion une matière expérimentale. Les sciences nouvelles de la sociologie, la psychologie des foules, commencent à prouver de façon péremptoire. Ni les masses, généralement inertes ou naïvement sentimentales, ni les individus, presque toujours livrés aux appétits médiocres de leurs passions, ne servent la prospérité des Etats. Ceux-ci s'accroissent par l'unique influence d'une élite. Elle est hiératique, guerrière, commerçante, financière, aristocratique ou savante, selon les nécessités immédiates des époques. Elle contrôle l'autorité souveraine, qui n'a besoin de liberté qu'aux phrases de centralisation urgente. De tout temps, l'élite a mené le monde ; elle la mènera désormais avec plus d'évidence. Elle paraît l'organisme moteur des sociétés.

On a noté maintes ressemblances entre les types de l'élite contemporaine et ceux des confréries anciennes peintes par les artistes flamands ou italiens des vieux siècles. Il suffit d'ouvrir les beaux volumes qu'écrivit M. Emile Michel

sur Rembrandt et Rubens, pour saluer, aux gravures des personnes de connaissance. Les gens de la *Ronde de Nuit* nous sont familiers. Au lieu de pourpoints sombres et de cottes d'armes, au lieu de chausses bouffantes, ils portent le veston et la culotte cycliste, mais leur air semble pareil. De mêmes plis tracent parmi la chair des visages le souvenir de mêmes souffrances, des mêmes efforts, des mêmes joies. Les barbes et les coiffures encadrent des mines scellant des préoccupations analogues. Pour différentes que soient leurs méthodes d'art, Rubens et Rembrandt restituent, dans maints portraits, la vie sensuelle ou mentale du temps présent ; et cela justifie notre goût de leurs œuvres. Nous comprenons très clairement les âmes qu'ils nous offrent, révélées par les gaines des corps et les sceaux des visages. Les femmes nues que le dessin de Rubens cerne et anime satisfont notre désir de vérité précise qui préfère le frisson de la vie réelle, parût-elle en laidour, à l'imagination de formes chimériques ou rares parussent-elles en beauté. Du moins, jugeons-nous belles deux manifestations de la sincérité créatrice : l'observation expérimentale et la théorie du choix.

Rembrandt peint d'abord la lumière. Les formes y sont des accidents qui favorisent les jeux de son éclat. La *Présentation au Temple*, chef de l'œuvre entier peut-être, montre excellemment cela, si l'on considère la toile même, à La Haye, ou si l'on examine une bonne reproduction, celle par exemple, des livres d'art édités par Hachette. De là naquit tout l'impressionnisme moderne subordonnant les objets et les personnages aux influences colorées du plein air. Restituer à la lumière sa souveraineté, malgré les habitudes qui éduquèrent l'œil et l'obligèrent à distinguer l'illusion des formes : ce double souci, chez Rembrandt, chez Manet, Pissaro, Monet, Signac, Luce, Degaz, affirme une même tendance de sincérité spirituelle, à deux siècles de distance.

Le peintre de la *Ronde de Nuit*, du *Syndicat de Drapiers*, le portraitiste des corporations reçut aux propos des réunions corporatives, l'enseignement de sa recherche. La *leçon d'anatomie* explique tout le secret de l'influence qu'une élite

doctorale exerça sur l'artiste apte à rechercher avec science le mécanisme de nos sensations.

Les eaux-fortes désignent mieux encore les prétentions de l'étudiant de Leyde. Dans ce dix-septième siècle où Pascal reconstitua la géométrie d'Euclide avec des *barres et des ronds*, il s'agissait, pour Rembrandt, de reconstituer l'impression de la lumière telle qu'elle fut primitivement accueillie par la rétine de l'homme, avant les longues séries d'atavismes dont la leçon transmise avec la semence nerveuse, instruisait le cerveau préalablement, *à priori*, comme disaient les philosophes. L'anthropoïde percevait, l'enfant perçoit la nature comme la représentent Rembrandt ou Pissaro, tandis que l'être éduqué, la perçoit à la manière de Van Dyck, de Memling, de Raphaël, du Titien.

Plus vieux que Rembrandt, Rubens compléta son âme auprès des élites italiennes. Il ne subit nullement les préoccupations savantes du Nord. Il appartient encore à la renaissance, à la dévotion sensuelle de la forme, au culte de la couleur pour la couleur. Il dessine d'abord, il enlumine ensuite. La lumière habille la forme. Son art demeure méridional en dépit de modèles septentrionaux.

Influences absolument contraires de différentes élites sur deux peintres de même race, à peu près contemporains à tous deux maîtres ; car le *Portrait d'Héleine Forment* et la *Kermesse*, qu'on peut admirer au Louvre, comptent parmi les vingt toiles de premier ordre dues aux grandes époques de l'art.

Le rôle des élites corporatives dans la formation du génie national est donc le facteur important, à un bien autre titre que le sentiment populaire qui vit des idées supérieures déformées par sa conception simpliste. L'histoire des Hollandes en impose les meilleures exemples. Notre Michelet, écrivant les annales de la France, comprit à merveille cette vérité sociologique lorsqu'il décrivit, dans le plus beau chapitre de notre littérature, la vie des chaudronniers et des tisserands wallons, à propos de leur lutte commune contre le despotisme de la maison de Bourgogne.

L'énergie défensive des Boers qui nous enthous

siasme est fille de ces élites. C'est le sentiment invétéré, tout obscur mais fort puissant, d'une supériorité propre à l'idéal des corporations et qu'elles inspirèrent à tous les membres de la race, d'une manière inalinéable indestructible.

Aux rues des villes hollandaises, belges et flamandes, quand le peuple sort de ses usines et de ses bureaux, l'orgueil de cette suprématie le rend brutal envers qui lui semble étranger. Une Anglaise, vêtue selon des élégances inopinées, pour lui, est immédiatement assaillie par les rires et les gestes comiques de la foule. Butors et méchants, les Bataves dévisagent, critiquent à voix haute, toisent insolemment. L'étranger pressenti leur semble ridicule, tout à fait inférieur, arrogant de fouler leurs trottoirs. Que le tramway soit prêt au départ, un dimanche, la masse des promeneurs se rue à l'assaut de la plate-forme. Les poings s'abattent, les coups sonnent. La bousculade devient immédiatement bagarre. Mufles blêmes, mâchoires en avant, coudes en dehors et qui percent, ils se battent, hurlent, triomphent. Il faut parcourir, un jour de fête, les rues d'Amsterdam. Une populace terrible, farouche, braille, insulte, dause comme dans les Kermesses de Steen, de Téniers, de Rubens, la pipe en bouche. Les voitures ne peuvent fendre cette foule hostile. Les personnes de l'aristocratie sortent peu, évitent les lieux publics et restent enfermées dans les clubs, tant le contact avec le peuple lui paraît dangereux. Rien de cette politesse familières aux Latins qui rend la flânerie charmante sur nos boulevards où le chemineau et le dandy usent d'égards réciproques. Et je ne parle point du bas peuple hollandais, mais des commis, des comptables, de la classe moyenne.

Cette même brutalité soudaine incitait naguère la magistrature de Bruges, pour des raisons politiques, à faire saisir les romans d'Octave Mirbeau, l'étranger, et à comprendre dans la même procédure les livres signés de noms glorieux en Belgique et en Europe, Camille Lemonnier, Georges Eckhoud, l'auteur d'*Escal-Vigor*. Je crois que les Belges pardonnent difficilement à ces deux écrivains la célébrité dont ils jouis-

sent hors des Flandre. C'est un instinct d'intimité farouche, restreinte, qui condamne les gens sortis de la corporation et allant chercher ailleurs des suffrages que seule l'élite nationale se croit digne de dispenser.

Un peuple tel sera toujours l'adversaire redoutable. Les Anglais l'apprennent. La certitude impéritie de leurs généraux domptera péniblement cette rage d'indépendance. J'ignore ce que l'on enseigne à Wolwich. Il semble que pas un chef de l'armée britannique n'ait ouvert les ouvrages de vulgarisation relatifs à la dernière grande lutte des armées européennes, aux événements de 1870. Leurs états-majors ne savent pas s'éclairer. La marche sur la Tagéla fut guidée par une série d'erreurs enfantines ; et la brigade anglaise, arrangée comme les soldats de plomb d'un collégien, donna le plus naïvement du monde dans une embuscade d'artillerie. Voilà tous les tacticiens d'Albion cernés dans leurs camps, par une milice de rustres mal décidés à l'offensive, mais qui connaissent du moins les éléments de la manœuvre en corps d'armée et les règles de l'échiquier de guerre.

Si les amiraux de la Reine valent ses généraux, le livre de M. Lockroy, qui relate l'infériorité de notre marine, ne doit guère attrister ces puissances continentales ; sans crainte, elles eussent pu faire la police de la paix, comme il en fut question, en contraignant le Foreign-Office d'accepter l'arbitrage proposé par le président Kruger. Cela eût été digne de la diplomatie internationale réunie à La Haye, au printemps pour une Conférence alors brillante : aujourd'hui fort ridicule. On se demande ce que M. de Munster a bien pu aller signer sans rire l'autre jour, dans la ville de Spiouza.

D'ailleurs, les gens de Londres et de Manchester même, s'ils espèrent la victoire finale, doivent regretter ce refus d'arbitrage. L'Europe eût alors satisfait en partie les Uitlanders dont les revendications se justifiaient, tandis que des millions vont être engloutis, des vies précieuses fauchées, pour réussir, après de longues campagnes, à dominer nominalement un pays dont l'âme insurrectionnelle se perpétuera. Car un peuple individualiste comme l'Anglais ne four-

nit pas des vigneurs égales à celles d'une race que les élites coordonnèrent et firent compactes depuis des siècles par l'usage général de l'esprit corporatif.

PAUL ADAM.

Echo d'élection :

Dans une échoppe de barbier de la rue Notre-Dame, un financier bien connu vante les vertus du candidat qu'il veut faire élire, assure à haute voix que nul ne peut arriver contre lui et offre de parier \$100 contre n'importe qui.

Près de lui se trouve un homme qui ne souffle pas mot, venu là pour se faire raser, et qui justement est l'ami de l'autre candidat. Sans sourciller, il tire \$100 et les dépose sur le marbre en demandant au financier de les couvrir.

Ce dernier fut bien un peu étonné de l'acte de cet inconnu, mais il déposa \$100 et... les perdit. Trop parler nuit.

UNE PANACEE.

Contre les affections de la gorge et des poumons, les effets du BAUME RHUMAL sont tout simplement merveilleux.

Voyez l'annonce de la DERMATINE sur la dernière page.

AUX SOURDS— UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

LA DERMATINE

Guérison du masque et des taches de Rousseur garantie par l'usage de cette élégante eau de toilette. 50c et \$1 la bouteille.

Faites abonner vos amis au REVEIL.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on cherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York.
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

LE XXIème SIECLE.

Dans ce siècle nouveau, le BAUME RHUMAL guérira encore chaque jour les milliers de rhumes.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser 

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA